Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 10 (1977)

Heft: 1

Artikel: Le dilemme séculaire du poète russe : "patrie et liberté"

Autor: Kemball, Robin

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870945

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE DILEMME SÉCULAIRE DU POÈTE RUSSE « PATRIE ET LIBERTÉ »

Monsieur le Recteur,
Monsieur le Doyen,
Chers collègues,
Chers étudiants,
Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

Permettez-moi tout d'abord de vous remercier d'être venus si nombreux à cette cérémonie. Dans notre petite Section de russe, nous n'avons pas l'habitude d'une telle affluence — loin de là... C'est dire que votre présence ici est particulièrement appréciée, d'autant plus qu'elle m'apparaît comme un signe réjouissant de l'intérêt croissant suscité par la littérature russe.

Ensuite, j'aimerais exprimer ma reconnaissance aux autorités vaudoises pour la confiance qu'elles m'ont témoignée en m'appelant à cette chaire, ainsi qu'à tous ceux parmi mes collègues qui, par leur compréhension et leur esprit de collaboration, par leurs conseils et leur loyal appui, ont largement contribué à la mise sur pied dans notre Université d'une Section de langue et littérature russes. Je pense plus spécialement à ceux qui ont eu la charge du décanat depuis que j'ai été invité à Lausanne : en premier lieu, M. Gilbert Guisan (pendant quatre ans), ensuite M. Werner Stauffacher, enfin, depuis bientôt deux ans, vous-même, Monsieur le Doyen, chez qui j'ai toujours trouvé une disponibilité et une patience, une courtoisie et une constante bonne humeur auxquelles je suis très sensible.

Une des tâches les plus urgentes qui m'attendaient à Lausanne fut l'organisation d'une bibliothèque russe ; or, ce grand travail aurait été impensable sans la compréhension de celui qui, jusqu'il y a quelques mois, fut directeur de notre Bibliothèque de Faculté, M. Charles Roth, ainsi que du directeur de la Bibliothèque cantonale et universitaire, M. Jean-Pierre Clavel. Je saisis cette occasion pour les remercier, eux et tous leurs collaborateurs, pour l'aide précieuse qu'ils m'ont toujours apportée et continuent de m'apporter.

Leçon inaugurale prononcée le 29 avril 1976.

Dans une occasion comme celle-ci, il me paraît normal de penser aussi avec un sentiment de profonde gratitude à tous ceux parmi mes anciens maîtres qui, par leurs qualités humaines autant que pédagogiques, ont su m'inculquer (certains d'entre eux, alors que j'étais tout jeune encore) le goût et la passion même des langues et des littératures. Si le russe a fini par trouver ma préférence, je le dois en premier lieu à l'inspiration, à l'enthousiasme contagieux (un véritable feu sacré !) et au dévouement exemplaire de celle qui, pendant de longues années, fut mon professeur à l'Université de Bâle, une amie très regrettée, Mme Elsa (Elizaveta Edouardovna) Mahler. Je pense aussi au Père Bocheński et aux dirigeants du Fonds national suisse, grâce à qui j'ai pu poursuivre, pendant cinq ans à Fribourg, mes recherches sur la pensée russe. Enfin, je pense avec affection et gratitude à mon maître lausannois, Konstantin Konstantinovitch Regamey (pour lui donner son nom russe) qui, sans être slavisant de métier, en sait plus long sur les nuances et les finesses des langues slaves que maint autre qui se réclame de ce titre ; qui depuis bien des années ne cesse de m'accorder sa confiance, de m'apporter l'aide précieuse de ses conseils, et qui, tout récemment encore, a bien voulu revoir le texte de la leçon que je vais vous présenter dans un instant.

Encore un mot au sujet de cette leçon. Il y a un peu plus de deux ans, plusieurs d'entre nous avons écouté, avec un grand intérêt, une leçon inaugurale consacrée à un thème de philologie anglaise. Or, pour la première fois, si je ne me trompe, cette leçon fut prononcée en anglais. C'était logique, et c'était bien ainsi. De là à penser que je pourrais demander la permission de vous adresser la parole en russe, il n'y a évidemment qu'un tout petit pas... Mais — soyez rassurés, Mesdames et Messieurs : je ne le franchirai pas. C'est donc bien en français que ma leçon sera présentée. Toutefois, étant donné la beauté de la langue russe, et surtout de sa poésie, je me permettrai ici et là, en citant certains poèmes, d'ajouter quelques extraits puisés dans l'original.

I

Parmi les nombreux poèmes consacrés à leur pays natal par les poètes russes, il y en a un qui commence (et c'est normal) en évoquant d'une part la riche immensité de son paysage, d'autre part la pauvreté et le sort ingrat du peuple qui l'habite :

(Toujours) Les mêmes — rosées, talus, brouillards,
L'aube pourpre au-dessus des herbes hautes des steppes,
Murmures et frissons de clairières,
Peuple miséreux et mourant de faim ; ...

Ces vers sont d'André Biély, un des grands représentants du symbolisme russe. Le texte original donne une impression quelque peu différente, ne serait-ce que par son rythme prononcé (anapestes), ses rimes, internes autant qu'externes, ses assonances et ses consonances, enfin sa remarquable symétrie :

Те же росы, откосы, туманы,
Над бурьянами рдяный восход,
Холодеющий шелест поляны,
Голодающий бедный народ;

Ce prélude est alors suivi par ce vers, singulièrement frappant :

И в раздолье, на воле - неволя;[1]

Ce vers est pratiquement intraduisible, mais l'essentiel au moins est donné par la version rimée de Katia Granoff, où nous trouvons tout simplement :

Libre espace — sans liberté ! [2]

Le poète, bien sûr, a ses moyens d'expression à lui. Et s'il est vrai, comme disait Baudelaire, que « c'est le propre des œuvres vraiment artistiques d'être une source inépuisable de suggestions » [3], il faut reconnaître que ce vers de Biély « suggère », avec une vigueur et une concision remarquables, un des paradoxes les plus flagrants qui existent dans ce pays si fertile en contrastes et en contradictions qu'est la Russie. En même temps il suggère à mon sens, on ne sau-

rait mieux, tout le drame et tout le dilemme tragique auquel se heurte le poète russe, si souvent divisé, au travers des siècles, entre son amour de la patrie, autrement dit l'inspiration que lui valent son sol, son peuple, sa langue, son histoire, — et son amour de la liberté : cette liberté *authentique* dont parlait Alexandre Blok, le grand contemporain de Biély : « Non pas la liberté enfantine, dit Blok, la liberté de faire du libéralisme, mais la liberté créatrice, la liberté secrète. Et le poète meurt parce qu'il n'a plus de quoi respirer ; la vie a perdu son sens. » [4] C'est là, à la fois, une allusion à la mort de Pouchkine et une prémonition de sa propre mort, survenue quelques mois plus tard. Pour l'un et l'autre poètes (nous le verrons), le problème « patrie et liberté » a bel et bien existé ; et pour combien d'autres encore... Dans l'optique de la littérature russe, c'est très souvent — trop souvent — en ces termes que la question se pose.

Cela dit, il est peut-être bon de rappeler qu'il n'en fut pas toujours ainsi: que l'ancienne *Rous* de Kiev, par exemple, fut un Etat essentiellement démocratique qui se distingua par son esprit de tolérance et de respect pour la vie humaine, ainsi que par son extrême ouverture d'esprit envers l'étranger. Au milieu du XIe siècle, Kiev est considérée, selon le fameux mot d'Adam de Brême, comme la rivale de Byzance même (« *æmula sceptri Constantinopolitani et clarissimum decus Græciæ* » [5]). Son Grand Prince, Iaroslav le Sage, marié à une princesse suédoise, est apparenté à toutes les grandes dynasties d'Europe (notons en passant que sa troisième fille Anne épousera à Reims le roi Henri I, scellant ainsi la première alliance franco-russe [6]). Dans la littérature russe, l'esprit chevaleresque, profondément chrétien, de cette époque trouve son plus beau reflet dans le testament (*Instruction*) de Vladimir Monomakh (mort en 1125), ce legs (comme dira Beazley) « empreint de sagesse, de charité et d'humanité, digne d'un âge héroïque et encore sans reproche » [7]. — « N'oubliez point les pauvres, nourrissez-les, [...] donnez aux orphelins, protégez vous-mêmes les veuves, et ne permettez aux puissants de détruire personne. [...] Ne faites mettre à mort ni innocent ni coupable, car rien n'est plus sacré que la vie et l'âme d'un chrétien. » [8]

Surviennent alors l'invasion tatare, l'occupation, la réunification et la libération sous l'égide de Moscou ; et au XVIe siècle la vieille démocratie sociale de Kiev-Novgorod a cédé le pas devant l'autocratie brutale, arbitraire d'un Ivan « le Terrible », dont le règne marque le début de cette longue épopée qu'est « l'émigration russe ».

II

C'est en effet à un sujet d'Ivan que revient le titre de « premier émigré » de la littérature russe. Il s'agit du Prince André Kourbski, dont la fuite en 1564 nous a valu une correspondance fascinante avec son ancien souverain, dans laquelle Kourbski (toujours acquis aux idées libérales et humanitaires) défend la légalité contre l'arbitraire, la dignité humaine contre la tyrannie aveugle. C'est cela qui confère à son exil tout son sens et tout son poids [9].

Le deuxième en ligne des « grands émigrés » est Nicolas Ivanovitch Tourguéniev (un parent éloigné du célèbre écrivain), condamné à mort par contumace en 1826 pour avoir participé aux sociétés secrètes qui étaient à l'origine du mouvement décembriste. Dès lors, Tourguéniev se voit obligé de passer le reste de sa vie en exil, et ceci, malgré les protestations de son innocence, et malgré les efforts inlassables de son frère Alexandre pour obtenir la clémence du Tsar. Le cas de ce frère est particulièrement instructif. Quoique lui-même libre de tout soupçon, Alexandre Tourguéniev, par sympathie pour Nicolas et ses amis, met fin à une carrière prometteuse dans l'administration tsariste, préférant (comme il dira à Viazemski) « servir la Russie sans être à son service » ; autrement dit, remplir le rôle officieux d'ambassadeur culturel entre la Russie et l'Europe occidentale, qui sera le sien pendant les vingt dernières années de sa vie. Dans ce sens, il est aussi un émigré, mais avec cette différence que son exil est librement consenti ; il sera même entrecoupé par plusieurs séjours dans son pays natal, où il reste à tout moment libre de rentrer, d'y circuler et de s'entretenir avec tout le monde [10]. (Situation assez curieuse, et qui en dit long sur les différences de mœurs qui existent entre le « régime de fer » de Nicolas I et celui de nos jours : on a quelque peine à s'imaginer le frère, par exemple, d'un Soljénitsyne traité avec pareille bienveillance...)

Le troisième « grand émigré » de l'époque pré-révolutionnaire est sans doute le plus connu ; il est considéré même, en règle générale, comme le « père » de l'émigration russe de nos jours. Il s'agit d'Alexandre Herzen, un des esprits les plus brillants du XIXe siècle qui, quittant la Russie en 1847, deviendra quatre ans plus tard citoyen helvétique, et dont le fils aîné, Alexandre Alexandrovitch, sera professeur à notre Université de 1881 jusqu'à sa mort en 1906. Herzen (père) est bien le premier à avoir conçu l'émigration de

manière systématique, comme une base, à partir de laquelle il pourrait influer sur l'évolution intellectuelle et politique de son pays. Etabli dès 1852 à Londres, il y fonde, avec l'aide de l'émigration polonaise, la *première presse russe libre*. L'année suivante, il lance à ses compatriotes un vibrant appel qui n'est pas sans rappeler les accents d'un Soljénitsyne : « Pourquoi gardons-nous le silence ? — N'avons-nous vraiment rien à dire ? — Ou serait-ce que nous n'osons pas parler ? [...] Sans la libre parole, l'homme n'est pas libre. Ce n'est pas par hasard que, pour (cette liberté), les hommes sont prêts à donner leur vie, à quitter leur pays natal, à sacrifier leurs biens. [...] Rien ne se fait tout seul, sans effort ni volonté, sans sacrifice ni labeur. La volonté humaine, la volonté d'un seul homme résolu, est quelque chose d'immense. » [11] En 1857, Herzen sort son célèbre périodique, *Kolokol* (*La Cloche*), qui passera clandestinement en Russie en des milliers d'exemplaires, et qui jouera, pendant cinq ans et plus, un rôle primordial que l'on pourrait comparer en quelque sorte à celui du *Samizdat* de nos jours [12]. (A noter qu'à l'encontre de la revue *Kontinent* de l'émigration actuelle, *Kolokol* fut une publication exclusivement politique. Comme nous le rappellent les éditeurs de *Kontinent*, Herzen n'avait pas à s'occuper de la littérature, car « dans ces jours sombres du tsarisme réactionnaire, naquit et se développa [...] en Russie une des plus grandes littératures de l'humanité » ; dans cette époque de « servitude », il ne venait jamais à l'esprit d'un Pouchkine ou un Gogol, d'un Tolstoï ou un Dostoïevski, de chercher un éditeur à l'étranger, car — malgré les chicanes d'une censure restrictive, certes, mais jamais prescriptive — *tous* les grands auteurs russes pouvaient publier leurs œuvres dans leur pays natal [13].) — Dans son immense travail, Herzen recevra l'aide de son ami d'enfance, le poète Ogariov, qui le rejoint à Londres en 1856. [14] En fait, Ogariov est l'un des rares poètes du XIXe siècle à avoir choisi l'exil. Mais si les autres n'ont pas fait de même, ce n'est pas toujours qu'ils ne l'auraient pas voulu. Il convient de rappeler que le plus grand de tous, Pouchkine lui-même, a caressé, plusieurs années durant, lui, ainsi que deux de ses meilleurs amis, Tchaadaev et le Prince Viazemski, l'espoir de s'expatrier.

En janvier 1821 Tchaadaev — ce prototype de « l'homme superflu » de la littérature russe dont Pouchkine disait, dans un épigramme devenu célèbre :

Он в Риме был бы Брут, в Афинах Периклес.
А здесь он - офицер гусарский.

A Rome il eût été Brutus, à Athènes, Périclès,
Chez nous, il est un officier des hussards. [15]

écrit à sa tante, la Princesse A. M. Chtcherbatova, pour lui annoncer son intention de démissionner de l'armée et de se retirer définitivement en Suisse, car, dit-il, « il m'est impossible de rester en Russie pour plus d'une raison » [16]. En juillet 1823, il prend le bateau pour l'Angleterre, et dès lors, pendant trois ans, (comme dira Koyré) « il promène à travers l'Europe son impeccable correction, son spleen et son mépris » [17]. (Nous le retrouvons d'ailleurs à Berne, où Sverbéev nous décrit comment, froid et distant comme toujours, il apparaît au milieu de la société attablée et, refusant toute invitation, commande une bouteille du meilleur champagne, dont il boit deux coupes, avant de s'éloigner... [18]) Puis, face à l'échec du coup décembriste, Tchaadaev n'a qu'un seul désir : rentrer à Moscou et revoir les siens. Il aimerait agir sur son peuple, mais « peut-on agir (dira-t-il) [...] ailleurs que dans le centre de sa nation ? » Dès lors, et jusqu'à sa mort trente ans plus tard, Tchaadaev ne quittera plus sa ville natale — Tchaadaev, cet « homme du monde », que Pozzo di Borgo aurait pourtant voulu voir voyager constamment « pour montrer à l'Europe un Russe parfaitement comme il faut » ! [19]

Quant à Viazemski, fils de l'une des plus anciennes familles de Russie, poète et fin critique littéraire, « taché de libéralisme » dira-t-il de lui-même, il se voit refuser en 1828, au nom du Tsar, la permission de publier un nouveau journal, sous prétexte du « train de vie dépravé, indigne d'un homme cultivé » qu'il aurait mené. Atteint dans son honneur (l'accusation, qui repose sur une dénonciation, est dénuée de tout fondement), Viazemski décide alors, s'il n'obtient pas satisfaction, de quitter son pays pour toujours. « Est-il vraiment possible, demande-t-il à son ami Alexandre Tourguéniev, pour un Russe honnête d'être un Russe en Russie ? » [20] Débordant d'amertume, il ira jusqu'à affirmer ce que même un Tchaadaev ne dira jamais : « Le patriotisme russe ne peut consister que dans la haine de la Russie, telle qu'elle se présente à nos yeux. » [21] Mais, contre toute attente, l'affaire est réglée à sa satisfaction ; et non seulement Viazemski restera, tout comme Tchaadaev, « un Russe en Russie » ; son « patriotisme russe » rejoindra même celui, aux accents nationalistes, d'un Karamzine, voire d'un Tiouttchev.

Quant à Pouchkine, il aurait voulu accompagner Tchaadaev lors de son voyage en Europe. Mais à ce moment précis, il se voit transféré à Odessa, d'où (avec l'aide de l'épouse de Viazemski, qui

y séjourne avec son fils) il conçoit l'idée de s'enfuir par bateau via Constantinople. C'est à ce « dessein secret » d'ailleurs qu'il fait allusion dans ses vers dédiés *A la mer* :

(Прощай, свободная стихия!)
... Моей души предел желанный!
Как часто по брегам твоим
Бродил я тихий и туманный,
Заветным умыслом томим!

(Adieu, libre élément !) Limite tant désirée de mon cœur !
Que de fois n'ai-je pas erré, calme et contemplatif,
Le long de tes rivages, tourmenté par un dessein secret ! [22]

Le projet échoue. Pouchkine, banni dans le Nord, demande alors à son frère Léon d'organiser un transfert régulier d'argent à Tchaadaev, tandis qu'un jeune ami, Alexis Wulf, lui propose de l'emmener à l'étranger par Dorpat (où Wulf fait ses études) en le faisant passer pour son laquais. En mai 1826, Pouchkine écrira à Viazemski : « Toi, qui n'es pas à l'attache, comment peux-tu rester en Russie ? Si le Tsar me rend la liberté, je n'y resterai pas un mois. [...] Dans le quatrième chant d'*Onéguine* j'ai dépeint ma vie ; un jour tu le liras et tu te demanderas avec un aimable sourire : Où donc est mon poète ? [...] (Et) tu entendras [...] la réponse : Il a filé à Paris et jamais il ne reviendra dans la maudite Russie. » [23] Survient alors la réconciliation spectaculaire avec Nicolas I. En même temps Pouchkine, sous l'impulsion de ses recherches historiques, prend conscience de la vraie grandeur de son pays. Et lorsqu'en 1836, la parution de la *Lettre philosophique* de Tchaadaev déclenche un tollé général, c'est Pouchkine qui lui opposera la réponse la mieux raisonnée. Face à la prétendue « nullité historique » de la Russie postulée par son ami, il dresse vite le bilan de toutes les grandes époques de son histoire. Cela dit, Pouchkine reconnaît que la *Lettre* de Tchaadaev contient sa part de vérité : « Quoique personnellement attaché de cœur à l'Empereur, conclut-il, je suis loin d'admirer tout ce que je vois autour de moi ; [...] mais je vous jure sur mon honneur, que pour rien au monde je n'aurais voulu changer de patrie, ni avoir d'autre histoire que celle de nos ancêtres, telle que Dieu nous l'a donnée. » [24] Voilà une déclaration

de « patriotisme russe » sans équivoque, et qui peut servir d'épilogue au récit de ces « trois mousquetaires », aussi avides autrefois de fuir leur pays qu'ils seront par la suite fiers d'y rester...

En dehors des émigrés proprement dits, et des émigrés « potentiels » que je viens de citer, la littérature russe du XIXe siècle connaît bon nombre d'écrivains (et parmi les plus illustres) qui, pour différentes raisons, indépendantes de la politique, ont passé une partie importante de leur vie à l'étranger. Tel Gogol, tel Ivan Tourguéniev, tel Dostoïevski. Parmi les poètes, à côté d'un Joukovski ou d'un Iazykov, il y a le cas assez singulier de Tiouttchev — ce tout grand poète, hélas peu connu en Occident, si ce n'est comme l'auteur de ces vers, immortels par leur simplicité et leur profondeur, consacrés à l'énigme sempiternelle de « l'âme russe » :

Умом Россию не понять,
Аршином общим не измерить:
У ней особенная стать —
В Россию можно только верить.

La Russie, on ne peut la comprendre,
Elle échappe à toute commune mesure :
Elle est d'une essence singulière —
La Russie, on ne peut que croire en elle. [25]

Or, ce qui est remarquable dans la biographie de ce poète profondément slavophile, c'est que, non seulement il a passé vingt-deux des meilleures années de sa vie à l'étranger (en Allemagne surtout, où il se trouvait en mission diplomatique); mais de surcroît (et ceci, tout au long de sa vie) il s'est servi de la langue *russe* exclusivement pour ses poèmes (utilisant le français pratiquement pour tout le reste) [26]. Cas unique dans l'histoire de la littérature russe — et peut-être (je me le demande) de la littérature mondiale.

III

Je passe maintenant à l'année 1917 [27], et par là à l'époque moderne, que j'essaierai d'esquisser surtout à la lumière de deux destins poétiques qui me paraissent particulièrement significatifs. Dans la longue histoire de l'émigration russe, la Révolution d'Octobre crée une situation sans précédent. Il ne s'agit plus d'individus ; il s'agit désormais de toute une société qui, du jour au lendemain, est appelée à prendre la décision fatidique : rester ou partir. Nombreux sont alors les écrivains qui choisissent le chemin de l'exil : tel Ivan Bounine (qui en 1933 recevra le premier Prix Nobel russe de littérature) ; tels Léonide Andréiev, Alexis Tolstoï, Marc Aldanov, Boris Zaïtsev, Ilia Ehrenbourg, Remizov, Kouprine, Chmeliov ; parmi les grands noms du Symbolisme russe : Merejkovski et sa femme, Zinaïda Hippius, Balmont, Viatcheslav Ivanov ; parmi les autres poètes, Vladislav Khodasévitch et Marina Tsvetaeva [28].

La liste (qui est loin d'être exhaustive) est impressionnante ; à tel point que l'on est amené à se poser la question : qui donc est resté ? Parmi les écrivains déjà établis, Gorki, Sérafimovitch, Vérésaev et Zamiatine (qui va émigrer en 1931) ; parmi les poètes, Blok (mort en 1921), Biély et Brioussov, Kouzmine, Volochine, Sologoub ; parmi les jeunes, Paustovski, Asséiev, Gorodetski ; l'acméiste Goumiliov (fusillé en 1921), le futuriste Khlebnikov (mort en 1922), Essénine et Maïakovski (qui vont se suicider quelques années plus tard), Kliouev et Mandelstam (morts tous deux dans un camp de concentration), enfin Zochtchenko, Pasternak et Akhmatova. Or, c'est précisément cette jeune femme de vingt-huit ans, belle et séduisante, « la préférée de (ses) amis » dira-t-elle d'elle-même, « la gaie pécheresse de Tsarskoïé Sélo », connue jusqu'ici comme le poète de la psychologie amoureuse — c'est Akhmatova qui, en 1917 même, écrit le poème appelé à devenir la profession de foi de tous ceux qui prendront la décision délibérée de *rester* :

Мне голос был. Он звал утешно,
Он говорил: „Иди сюда,
Оставь свой край глухой и грешный,
Оставь Россию навсегда.
Я кровь от рук твоих отмою,
Из сердца выну черный стыд,

Я новым именем покрою
Боль поражений и обид".
Но равнодушно и спокойно
Руками я замкнула слух,
Чтоб этой речью недостойной
Не осквернился скорбный дух.

J'entendis une voix. Son ton était consolant,
Elle me disait : « Viens ici,
Abandonne cette contrée sauvage et pécheresse,
Abandonne la Russie à jamais.
Je laverai le sang de tes mains,
De ton cœur j'arracherai la honte brûlante,
Je couvrirai d'un nom nouveau
La douleur des défaites et des offenses... »
Mais, indifférente et sereine,
Je me bouchai mes oreilles de mes mains,
Pour que ce discours indigne
Ne souille pas mon âme affligée. [29]

Un des admirateurs les plus ardents de ce poème fut Blok, qui lui accordait une véritable valeur de programme. « Akhmatova a raison, disait-il, c'est une façon de parler honteuse. Fuir la Révolution russe est méprisable. » [30] En fait, la puissance et la grandeur du poème sont telles, qu'il fait partie de l'héritage spirituel de tous les Russes, y compris de ceux qui se trouvent sur l'autre rive. « Vivant dans les pays occidentaux si bien organisés, dit le poète émigré Nicolas Otsoupe avec une certaine nostalgie, que de fois ne se souvient-on pas de ces mots adressés à l'émigré [...]. Ce poème est d'une immense portée nationale. » [31]

Le même sujet a été traité, de manière un peu différente, un peu slavophile, et avec un art incontestable, par Maximilian Volochine. Son poème, écrit en novembre 1921, est dédié à la mémoire de Blok et de Goumiliov, morts tous deux quelques mois auparavant:

Темен жребий русского поэта:
Неисповедимый рок ведет
Пушкина под дуло пистолета,
Достоевского на ешафот.
Может быть, такой-же жребий выну,
Горькая детоубийца Русь,
И на дне твоих подвалов сгину,

Иль в кровавой луже поскользнусь,
Но твоей Голгофы не покину,
От твоих могил не отрекусь, -
Доканает голод или злоба, -
Но судьбы не изберу иной:
Умирать, так умирать с тобой,
И с тобой, как Лазарь, встать из гроба.

Sombre est le sort du poète russe :
Une fatalité mystérieuse conduit
Pouchkine face au canon d'un pistolet,
Dostoïevski à l'échafaud.
Peut-être vais-je trouver un sort semblable,
Triste, infanticide Russie.
Au fond de tes caves je périrai,
Je glisserai dans une mare de sang,
Mais jamais je ne quitterai ton calvaire
Ni ne renoncerai à tes tombes.
Vaincu par la faim ou la colère,
Je ne choisirai pas un autre destin :
S'il faut mourir, avec toi je mourrai
Pour sortir, comme Lazare, avec toi de la tombe. [32]

(On notera le vers : « Je ne choisirai pas un autre destin », qui sonne, tel un écho de Pouchkine, dans sa lettre à Tchaadaev...)
L'année suivante (1922), Akhmatova reprend son *leitmotif*. Apparemment offusquée par certains critiques de l'émigration (elle était toujours très sensible sur ce point), elle s'adresse cette fois à l'exilé avec un mélange de mépris et de pitié, tout en réaffirmant sa ferme conviction d'avoir, elle, choisi juste :

(Но) вечно жалок мне изгнанник,
Как заключенный, как больной.
Темна твоя дорога, странник,
Полынью пахнет хлеб чужой.

А здесь, в глухом чаду пожара
Остаток юности губя,
...
Мы знаем, что в оценке поздней
Оправдан будет каждый час...
И в мире нет людей бесслезней,
Надменнее и проще нас.

(Mais) Je plaindrai à tout jamais l'exilé,
Tel un prisonnier, tel un malade.
Sombre est ton chemin, ô éternel errant,
Le pain étranger a un goût d'absinthe.

Mais ici, dans la sombre fumée d'incendie,
Sacrifiant ce qui nous reste de jeunesse,
. . . . .
Nous savons que dans les jugements à venir,
Chacune de ces heures sera justifiée...
Et dans le monde entier il n'y a pas de gens
Plus pauvres en larmes, plus fiers et plus simples que nous. [33]

Le poème, on le voit, n'est guère moins beau que le premier, l'idée qui y est exprimée, non moins noble et séduisante... Mais, pour ramener les choses un instant à un niveau plus réaliste, plus « prosaïque », il faut reconnaître que le problème n'est plus si simple. C'est qu'entre 1917 et 1922, la situation a bien changé. Il ne suffit plus, et de loin, de *vouloir* rester. On aurait tort de croire que la politique d'expulsions est un phénomène récent qui commence avec Soljénitsyne. Hélas, non... C'est ainsi que, dans le seul automne de 1922, plus de cent soixante intellectuels russes se voient expulsés en masse — et parmi eux, de grands noms que l'on ne saurait soupçonner d'avoir été des « réactionnaires » : des philosophes comme Berdiaev et Lossky, Stepun et Vycheslavtsev, Serge Boulgakoff et Semion Frank ; des historiens comme Kizevetter et Karsavine ; critiques et écrivains comme Iouli Aïkhenvald, Michel Ossorguine; et bien d'autres encore... [34]

Quant à Akhmatova, elle restera toujours attachée à sa conception personnelle. Encore en 1961, cinq ans avant sa mort, elle placera en tête de son cycle *Requiem*, qui traite du règne de terreur qui sévissait dans les années 1930, ces quelques vers, en guise d'envoi:

Нет, и не под чуждым небосводом,
И не под защитой чуждых крыл, -
Я была тогда с моим народом,
Там, где мой народ, к несчастью, был.

Non, ce n'est pas sous un ciel étranger
Que j'étais, ni à l'abri des ailes étrangères —
J'étais alors avec mon peuple,
Là où, pour son malheur, mon peuple était. [35]

L'idée reste — mais l'accent a sensiblement changé. Les indicibles souffrances par lesquelles elle aura passé, le long calvaire de son peuple (ce « peuple de cent millions d'âmes qui crie par [sa] bouche épuisée » — *Requiem*), la politique d'expulsions que je viens d'évoquer — tout cela aura contribué à une attitude plus mûre, plus nuancée. Certes, Akhmatova est fière (et c'est bien son droit) d'être restée auprès de son peuple. Mais tous ceux qui l'ont connue pendant les dernières années de sa vie vous diront que cette prise de position très personnelle n'implique aucun reproche à l'égard de ceux qui avaient choisi (ou qui avaient dû « choisir ») autrement, et dont, de toute évidence, les pires craintes avaient été dépassées au cours des années.

La meilleure preuve de cette attitude, pleine de compassion et de compréhension, nous est fournie par l'accueil qu'Akhmatova réserve, lors de sa rentrée en URSS, à Marina Tsvetaeva, cette autre grande poétesse — en fait, sa seule « rivale » — celle qui avait chanté, dans des accents superbes, inoubliables, les exploits des chevaliers de la Garde blanche, parangons de loyauté et de noblesse, de sacrifice et de *devoir* :

Кто уцѣлѣлъ - умрет, кто мертвъ - воспрянетъ.
И вотъ потомки, вспомнивъ старину:
- Гдѣ были в ы ? - Вопросъ какъ громомъ грянетъ,
Отвѣтъ какъ громомъ грянетъ: - На Дону!

- Что дѣлали? - Да принимали муки,
Потомъ устали и легли на сонъ.
И въ словарѣ задумчивые внуки
За словомъ: долгъ напишутъ слово: Донъ.

Le rescapé mourra, le mort ressuscitera,
Et nos enfants diront, évoquant le passé :
— Où étiez-vous ? — La question grondera comme le tonnerre,
La réponse comme le tonnerre grondera : — Sur le Don.

— Qu'avez-vous fait ? — Nous avons subi les souffrances,
Puis, harassés, nous nous sommes étendus pour dormir...
Et dans le dictionnaire nos petits-fils pensifs,
Après le mot : devoir, *écriront le mot :* Don. [36]

Tsvetaeva est également l'auteur d'un poème que Gleb Struve a appelé un jour « l'apologie poétique la plus puissante de l'émigration » [37]. Dans l'optique de cette leçon, elle nous apparaît ainsi

comme le pilier opposé à celui représenté par Akhmatova — mais un pilier non moins significatif, et non moins essentiel à l'édifice qu'est la poésie russe de l'époque post-révolutionnaire *dans son ensemble*.

Qui est Tsvetaeva ? Je dirai : Tsvetaeva, c'est la Solitude — et l'Incompréhension. L'incompréhension totale, absolue, entière. La solitude sans bornes et sans merci, sans remède et sans relâche, sans compromis et sans recours. Dans toute la littérature russe (et c'est beaucoup dire) vous ne trouverez pas de poète plus seul, plus incompris : ni le jeune Lermontov, désabusé, en exil, ni le vieux Kozlov, devenu aveugle, ni Akhmatova devant les bourreaux de son fils, ni Blok dans ses accès de désespoir les plus sombres... Tsvetaeva est seule dans sa vie, comme elle est seule dans son œuvre. Voici comment elle-même la décrit, cette solitude, dans une lettre à Georges Ivask :

« Non, mon cher, ni avec ceux-là, ni avec ceux-ci, ni avec des tiers, ni avec des centièmes, et non seulement avec les 'politiques', mais avec les écrivains non plus, je NE suis — avec personne, seule, toute ma vie, sans livres, sans lecteurs, sans amis — sans cercle, sans milieu, sans protection ni appartenance, pire qu'un chien... » [38]

Dans ce long catalogue de malheurs, il ne faut voir ni pitié de soi-même, ni vaine rhétorique ; ce n'est point là son genre, qui est au contraire sobre, sévère, toujours lucide. Ainsi : « sans livres, sans lecteurs », est sa manière de dire qu'en URSS on ne la publie pas, parce qu'elle est anti-bolchévique, conservatrice, « réactionnaire » ; qu'en Occident, on ne la lit pas, ou peu, parce que, par sa technique — sa langue, sa syntaxe, ses rimes et surtout ses rythmes — sa poésie est « révolutionnaire ». De toute façon, son anti-bolchévisme (dira-t-elle) n'est pas celui de l'émigration dans son ensemble : « Les émigrés détestent [les bolchéviques], parce qu'ils leur ont confisqué leurs biens, *moi* je (les) déteste parce qu'ils sont capables de ne pas permettre à Boris Pasternak de visiter son cher Marbourg, et à moi — ma Moscou natale. » [39] La mention de Pasternak n'est pas fortuite. Avec Rainer Maria Rilke, il est le seul à avoir répondu aux exigences presque surhumaines que Tsvetaeva posait au poète. L'admiration fut mutuelle, et en 1927 Pasternak, persuadé que la vraie place de Tsvetaeva était malgré tout en Union soviétique, s'adressera à Gorki (en vain d'ailleurs) pour solliciter son aide [40].

Vers le début des années 1930, quelques rares amis de Tsvetaeva, associés pour la plupart au cercle dit des « Eurasiens », prennent le chemin du retour. Tel le Prince Sviatopolk-Mirsky, illustre critique et historien littéraire, tel le musicien Serge Prokofieff, qui

déclare ne pouvoir plus rester coupé des sources de son inspiration, « la terre russe, son hiver et son printemps ; le peuple russe, sa langue et ses chants » [41]. Cette nostalgie du paysage russe, nous la trouvons aussi chez Tsvetaeva, dans certains poèmes de cette époque. Dans *La Patrie* (1932), ce qui l'attire, c'est (comme chez Biély) l'immensité, le lointain :

Даль, прирожденная, какъ боль,
Настолько родина и столь
Рокъ, что повсюду, черезъ всю
Даль - всю ее съ собой несу!

Даль, отдалившая мнѣ близь,
Даль, говорящая: „Вернись
ДОМОЙ!" Со всѣхъ - до горныхъ звѣздъ -
Меня снимающая мѣстъ!

Un lointain, inné, comme la douleur,
Tellement patrie et tellement
Le destin, que partout, à travers tout
Le lointain — je la porte toute avec moi !

Le lointain qui m'éloigne du proche,
Le lointain qui me dit : « Reviens
A LA MAISON ! », m'enlevant de partout,
Même des étoiles (les plus éloignées). [42]

Quant à *Mal du pays* (1934), il doit sa puissance au fait que, jusqu'à l'avant-dernier vers du poème, Tsvetaeva feint l'indifférence la plus complète :

Тоска по родинѣ! Давно
Разоблаченная морока!
Мнѣ совершенно все равно -
ГДѢ совершенно одинокой // Быть...

ГДѢ не ужиться (и не тщусь!),
ГДѢ унижаться - мнѣ едино.

Не обольшусь и языкомъ
Роднымъ, его призывомъ млечным.
Мнѣ безразлично - на какомъ
Непонимаемой быть встрѣчнымъ!

Mal du pays ! Une supercherie
Dévoilée depuis longtemps !
Cela peut m'être tout à fait égal,
OU rester tout à fait seule...

OU ne pas s'accommoder (et je ne me force pas !),
OU m'humilier — est pour moi égal.

Et pas plus ne me séduit ma langue
Natale, son appel lacté.
Il peut m'être indifférent, dans quelle langue
Rester incomprise du passant !

Puis, comme souvent chez Tsvetaeva, le poème prend une tournure inattendue, pour conclure :

Всякъ домъ мнѣ чуждъ, всякъ храмъ мнѣ пустъ,
И все - равно, и все - едино.
Но если по дорогѣ - кустъ
Встаетъ, особенно - рябина...

Chaque maison m'est étrangère, chaque église vide,
Et tout m'est égal, tout m'est indifférent.
Pourtant, si, sur mon chemin, il surgissait
Un arbuste, et surtout — si c'était un sorbier... [43]

En 1935, de passage à Paris, Pasternak retrouve Tsvetaeva, et la question de son retour en URSS se pose de nouveau. « Tsvetaeva, écrira-t-il dans son *Essai d'autobiographie,* me demanda à plusieurs reprises ce que j'en pensais. [...] Je ne savais que lui conseiller et redoutais fort que pour elle et sa remarquable famille, la vie en Russie ne fût difficile et inquiète. » [44] Lorsqu'en 1939, après de longues hésitations, Tsvetaeva décide de rentrer, ce sera sans trop d'illusions, et avant tout dans l'idée d'y rejoindre sa fille Alia, rentrée de son plein gré deux ans auparavant, et son mari, Serge Efron, rallié depuis longtemps au camp soviétique et obligé de se réfugier là-bas pour avoir été impliqué, en septembre 1937, dans le meurtre d'un ex-agent du MGB, non loin de Lausanne... — Rentrée à Moscou le 18 juin 1939, Tsvetaeva se trouve bientôt plus seule que jamais : au bout de quelques mois son mari, déjà gravement malade, est arrêté (il sera exécuté en 1941), sa fille (comme presque tous

les émigrés rentrés en URSS) envoyée dans un camp de travail ; enfin, la grande majorité des écrivains soviétiques la fuient à cause de son passé compromettant... [45]

Pourtant, une rare, une noble exception — Akhmatova. Akhmatova, qui l'accueille avec toute la grandeur d'âme et de cœur qui lui est propre, la prend sous le bras et la promène à minuit à travers les rues de Moscou. Akhmatova, qui lui fera dire, dans un poème plein de chaleur et de compassion :

„Я сегодня вернулась домой,
Полюбуйтесь, родимые пашни,
Что за это случилось со мной.
Поглотила любимых пучина
И разграблен родительский дом."

« Me voilà aujourd'hui de retour au pays,
Regardez, ô champs de mon enfance,
Ce qui m'est pour cela advenu ;
L'abîme a englouti mes proches,
La maison paternelle est ruinée. »

Akhmatova (on s'en doute) ne se berce plus d'illusions, et la fin de son poème sonne, tel un glas — résumé éloquent (comme dira Karlinsky) de *la tragédie de la littérature russe du XXe siècle* [46] :

Мы сегодня с тобою, Марина,
По столице полнощной идем,
А за нами таких миллионы,
И безмолвнее шествия нет,
А вокруг погребальные звоны
Да Московские дикие стоны
Вьюги, наш заметающей след.

Ensemble, aujourd'hui, Marina,
Nous allons dans Moscou au milieu de la nuit,
Pareils à nous, des millions nous suivent
Dans le plus silencieux des cortèges :
Tout autour tinte le glas
Et gémit sauvage la tempête de neige
Qui couvre la trace de nos pas. [47]

Survient alors le dernier acte du drame. La guerre et l'évacuation conduisent Tsvetaeva à Elabouga, petite ville dans la République Tatare. Là, loin de tout, abandonnée par tous, elle met fin à ses jours (le 31 août 1941), laissant un fils qui disparaîtra peu après, au cours de la guerre. Seule sa fille reviendra des camps, pour prendre plus tard une part active à la publication des œuvres de sa mère. Dès lors, on comprend mieux les derniers mots de Pasternak, dans le passage précité : « La tragédie commune de la famille dépassa infiniment mes craintes. » [48]

Pour Akhmatova, la vie continue. La guerre, qu'elle passe à Tachkent, nous vaudra plusieurs poèmes patriotiques exemplaires. Puis, en août 1946, c'est le discours notoire, ignoble de Jdanov, et de nouveau la disgrâce : — pour elle et pour Zochtchenko, qui se trouveront désormais renvoyés, tout comme Pasternak, dans la catégorie des « émigrés internes ». Zochtchenko, ce satiriste incomparable, mourra en 1952, juste trop tôt pour se voir réhabiliter (après la mort de Staline). Pasternak, lui, à peine sorti des ténèbres, sera porté à l'honneur à un tel point qu'il se verra vite contraint d'y renoncer, et de nouveau réduit au demi-silence. Quant à Akhmatova, non seulement elle sera élue au poste honorifique de membre du Comité exécutif de l'Union des écrivains soviétiques (d'où Jdanov l'avait chassée) ; on lui permettra même de faire deux voyages à l'étranger : en 1964, en Italie, pour recevoir le Prix Etna-Taormina, et en 1965 (quelques mois avant sa mort), pour accepter le doctorat *honoris causa* d'Oxford, et pour retrouver, à Londres et à Paris, des amis qu'elle n'avait pas vus depuis bientôt cinquante ans.

Ainsi, deux poètes — deux destins : Akhmatova, d'emblée décidée à rester, termine sa vie par des voyages en Occident, où elle sera comblée d'honneurs ; Tsvetaeva, elle, le chantre de la Garde blanche et de l'émigration, finit par rentrer dans son pays natal, où elle mourra seule, fuie de tous et à l'insu de chacun.

IV

Quelles conclusions peut-on tirer de ces deux destins apparemment si symboliques ? Sans me prononcer ici en détail, j'aimerais essayer, dans les quelques minutes qui me restent, de résumer ainsi ma pensée : ce qui me paraît d'emblée certain, indéniable, c'est que Tsvetaeva (qui était seule en *tout*) reste bien le seul *grand* poète de l'émigration, de même qu'en prose, le seul *grand* nom est celui de Bounine (et encore Bounine a-t-il écrit ses plus grandes œuvres avant la Révolution). Est-ce à dire que pour le poète russe, l'exil est difficilement conciliable avec la grande littérature ? Que l'éloignement lui sape ses forces créatrices, le prive (comme le prétendait Prokofieff) des sources de son inspiration ? Si cela peut paraître une généralisation quelque peu hardie, il faut reconnaître qu'il ne manque pas d'indices dans ce sens : — Le cri du cœur de Dostoïevski : « Sans la Russie, je perdrai mes dernières forces et mes dons. » [49] — L'affirmation de Herzen, malgré le succès incontestable de sa campagne socio-politique, que l'émigration fut l'une des plus grandes erreurs de sa vie [50]. — L'appel angoissé de Pasternak : « Je suis lié à la Russie par ma naissance, par ma vie et par mon travail. [...] Le départ hors des frontières de ma patrie équivaudrait pour moi à la mort. » [51] On peut légitimement spéculer aussi sur le cas de Pouchkine : si vraiment il avait fui « la maudite Russie », comme il en avait l'intention — nous aurait-il alors fait don d'*Eugène Onéguine* et de *Boris Godounov*, du *Chevalier d'airain* et de *La Fille du capitaine* ? On peut en douter [52]. Et même Tsvetaeva : lorsqu'en 1928, à Paris, on lui demande ses impressions sur Maïakovski, et qu'elle répond : « La force se trouve là-bas » — son sentiment n'allait-il pas dans le même sens ? (Encore que, là aussi, on l'ait mal comprise, les deux camps interprétant ses mots comme un soutien inconditionnel au régime soviétique ! [53])

Mais même si, d'une manière générale, l'apport de l'émigration russe peut paraître moins riche et moins puissant que celui de la patrie en matière de littérature *pure* (et je crois, en toute sincérité et objectivité, que c'est le cas), on ne saurait en dire autant à l'égard d'autres domaines, comme la critique et l'histoire littéraires, la philologie et la philosophie, la théologie, l'histoire des idées, et l'histoire tout court... Il y a là une contribution à la fois incomparable et irremplaçable, qui fera au long des siècles l'honneur et la gloire de l'émigration russe [54]. « Dans l'émigration, dit Otsoupe, nous avons non seulement le droit, mais le devoir de faire ce qui ne peut être

fait là-bas ; c'est-à-dire de rassembler, non la terre russe, mais son patrimoine spirituel, sous la bannière de l'universel, comme au temps de Pouchkine, et du religieux, comme au temps de Tolstoï et de Dostoïevski. » [55] C'est que, dans le monde d'aujourd'hui, « il y a incontestablement deux Russies » — ou deux « moitiés » d'une même Russie. « Sans son autre moitié, poursuit Otsoupe, grande mais asservie, (l'émigration) n'est rien. Mais cette autre moitié, [...] avec ses principes léninistes de non-liberté — elle n'est rien non plus sans la liberté de parole et de pensée de l'émigration. » [56] C'est ce qui permet à Otsoupe, au moment où il fait l'éloge du courage d'Akhmatova, d'ajouter : « Mais alors nous avons aussi notre courage à nous, notre courage d'émigrés. » [57] C'est ce qui permet à Tsvetaeva, parlant au nom des émigrés, de dire qu'après la mort, « les médecins nous reconnaissent dans la morgue à nos cœurs démesurément grands » [58].

« Verser du sang, et non pas de l'encre, accepter la couronne du martyr et non pas la couronne de lauriers — voilà, conclut Otsoupe, l'ambition la plus profonde et peut-être la seule au monde de la grande poésie russe. » [59] Evidemment personne, ni en 1917 ni en 1922, ni en 1945, ni aujourd'hui — personne n'a quitté la Russie de gaieté de cœur. « Moi, dit Siniavski, je ne serais jamais parti d'URSS, si j'avais pu y écrire en paix » ; et nous savons bien que les paroles de Siniavski s'appliquent, *mutatis mutandis*, à tous les autres — à Nekrasov comme à Soljénitsyne, à Maximov comme à Etkind, et ainsi de suite.

« Sombre est le sort du poète russe » disait Volochine. Sombre en effet : qu'il se trouve au cœur de la patrie, ou dans la liberté, relative pour lui, de l'exil. Mais ce qui a changé par rapport à autrefois, et ce qui, à mon sens, doit nous donner courage pour l'avenir, c'est le développement entre les « deux Russies » de ce que l'on pourrait appeler un certain esprit œcuménique : une appréciation plus lucide et plus généreuse chez chacune, des qualités et des aspirations de l'autre. Caractéristique à cet égard est la remarque de l'écrivain soviétique Paustovski, en conversation avec Marc Slonim : « Il nous manque (à nous autres) l'air de la liberté, il manque aux émigrés l'air de la patrie ; mais nous avons les mêmes parents. » [60] C'est dire qu'en fin de compte les deux Russies sont réunies par un seul et même idéal, qui doit être aussi le nôtre, à savoir la conservation, l'enrichissement et la transmission aux générations futures du grand patrimoine spirituel et culturel russe dans son ensemble.

Robin KEMBALL.

NOTES

[1] André Biély, *La Patrie* / Andrej Belyj, *Rodina.* Cité d'après : *Antologija russkoj poézii XX stolětija,* t. II (sostavila N. F. Mel'nikova-Papouškova), Praha, Izd. « Naša rěč' », s. d. (1920 ?), pp. 45-46. Le poème, avec une traduction française (*Le pays natal*), se trouve aussi dans l'*Anthologie de la poésie russe* de Jacques David, Paris, 1948, t. II, p. 81.

[2] Cf. Katia Granoff, *Anthologie de la poésie russe du XVIIIe siècle à nos jours,* Gallimard, 1961, p. 382.

[3] Dans l'article « Richard Wagner et Tannhäuser à Paris », ch. III. Cf. *Baudelaire, Œuvres,* éd. Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1954, p. 1060.

[4] Dans l'article « O naznačenii poéta » (« La vocation du poète »), 1921. Cf. Aleksandr Blok, *Sobranie sočinenij v vos'mi tomach,* t. VI (Moskva-Leningrad, 1962), p. 167. Cité en français d'après : *Alexandre Blok, Les Scythes et autres poèmes,* traduits par E. Bickert et J. Laloy, Paris, 1967, p. 79.

[5] Cité d'après Louis Réau, *L'Art russe des origines à Pierre le Grand,* Paris, 1921, p. 99.

[6] Sur les alliances princières de l'ancienne Russie, voir surtout N. de Baumgarten, « Généalogies et mariages occidentaux des Rurikides russes du Xe au XIIIe siècle », dans *Orientalia Christiana* (Roma) Vol. IX - 1, Num. 35, Maio 1927 (Tableau I, p. 7, et Notes justificatives, pp. 8-9).

[7] Cf. Raymond Beazley, Nevill Forbes and G. A. Birkett, *Russia from the Varangians to the Bolsheviks,* Clarendon Press, Oxford, 1918, p. 27.

[8] Cf. « Povest' vremennych let. Poučenie Vladimira Monomacha » dans : *Chudožestvennaja proza Kievskoj Rusi XI - XIII vekov,* sostav. I. P. Eremin i D. S. Lichačev, Moskva, 1957, p. 121. Extraits en français dans Alfred Rambaud, *Histoire de la Russie depuis les origines jusqu'à nos jours,* 6e éd., Paris, 1914, p. 85. Sur la vie et les écrits de Monomakh, voir surtout l'étude de l'académicien A. S. Orlov, *Vladimir Monomach,* Moskva-Leningrad, Izd. AN SSSR, 1946.

[9] Kourbski est également l'auteur d'une *Histoire du règne d'Ivan IV,* publiée avec la *Correspondance* pour la première fois par N. Ustrjalov en 1833 (*Skazanija knjazja Kurbskago, t. I - Istorija Ioanna Groznago, t. II - Perepiska s Ioannom i drugimi licami).* En français, la *Correspondance* a paru en 1960 (Seghers, Paris), l'*Histoire* en 1965 (Libr. Droz, Genève).

[10] Sur les frères Tourguéniev, voir *inter alia* : a) A. I. Turgenev, *Chronika russkogo. Dnevniki (1825-1826 gg.),* « Nauka », Moskva-Leningrad, 1964, surtout l'article de M. I. Gillel'son, « A. I. Turgenev i ego literaturnoe nasledstvo », pp. 441-504 ; b) Gleb Struve, « Alexander Turgenev, Ambassador of Russian Culture *in Partibus Infidelium* », dans *Slavic Review* (USA) Vol. 29, No. 3, Sept. 1970, pp. 444-459 ; c) en français, voir Michel Cadot, *La Russie dans la vie intellectuelle française 1839-1856,* Paris, 1967, *passim.* — Dans le cas de Nicolas Tourguéniev, la peine capitale fut commuée en déportation à vie. Amnistié (avec les autres Décembristes) sous Alexandre II, Nicolas Tourguéniev fera par la suite quelques séjours en Russie, mais ne s'y établira jamais, résidant jusqu'à sa mort (1871) d'abord en Angleterre, ensuite en France. Il est l'auteur du livre *La Russie*

et les Russes, publié d'abord en français (Paris, 1847, 3 vol.) et en traduction russe seulement soixante ans plus tard (Moskva, 1907). Le livre, qui traite de l'état socio-économique de la Russie, fut en partie destiné à corriger les outrances du livre notoire de Custine, *La Russie en 1839,* paru en 1843.

[11] Cf. « Vol'noe russkoe knigopečatanie v Londone. Brat'jam na Rusi », dans *A. I. Gercen, Sobranie sočinenij v tridcati tomach,* t. XII (Moskva, Izd. AN SSSR, 1957), pp. 62-64.

[12] Sur Herzen, la meilleure étude en français reste la thèse de Raoul Labry, *Alexandre Ivanovitch Herzen (1812-1870). Essai sur le développement et la formation de ses idées,* Paris, 1928. — Sur le rôle de *Kolokol,* voir *inter alia* notre article « Russian 19th-Century Thought - Recent Source Material. I. Gercenovedenie and Gerceniana », dans *Studies in Soviet Thought,* VII, 3 (Sept. 1967), pp. 221-227.

[13] Cf. *Kontinent,* literaturnyj, obščestvenno-političeskij i religioznyj žurnal, 1, 1974, p. 3 (*Ot redakcii*); aussi Gleb Struve, « Russia Abroad », dans *The Russian Review* (USA) 35, 1 (January 1976), p. 98.

[14] La littérature non russe sur Ogariov est aussi éparse que celle sur Herzen est volumineuse. Il n'existe pas de monographie en français. En russe, voir surtout l'étude de V. A. Putincev, *N. P. Ogarev, žizn', mirovozzrenie, tvorčestvo,* Moskva, Izd. AN SSSR, 1963, ainsi que les tt. 61-63 de la série *Literaturnoe nasledstvo* (*L'Héritage littéraire*) consacrés à Herzen et Ogariov. Une édition des œuvres poétiques existe dans la série *Biblioteka poéta* (bol'šaja serija): *N. P. Ogarev, Stichotvorenija i poémy,* Leningrad, 1956.

[15] Cf. *A. S. Puškin, Polnoe sobranie sočinenij v desjati tomach,* t. I (Moskva, Izd. AN SSSR, 1956), p. 414. Le poème, qui porte le titre *K portretu Čaadaeva* (Sur un portrait de Tchaadaev), date des années 1817-1820. Il ne fut pas publié du vivant de Pouchkine.

[16] Cf. *Sočinenija i pis'ma P. Ja. Čaadaeva* pod red. M. Geršenzona, t. I, Moskva 1913, pp. 3-4 (Lettre N° 3 du 2 janvier 1821). On a fait couler beaucoup d'encre sur les raisons qui auraient poussé Tchaadaev à quitter la Russie. Charles Quénet, dans son œuvre magistrale (*Tchaadaev et les lettres philosophiques,* Paris, 1931, p. 76), pense qu'il s'agit « probablement d'une affaire plus ou moins teintée de politique ». Alexandre Koyré (*Etudes sur l'histoire de la pensée philosophique en Russie,* Paris, 1950, p. 34, note 2) va plus loin : « Il se peut que Tchaadaev ait eu sur la conscience quelque chose de beaucoup plus grave que sa démission, [...] quelque chose qui aurait justifié une émigration définitive et qui expliquerait *a)* la phrase de Tchaadaev dans sa lettre à sa tante [...] : 'Il m'est impossible de rester en Russie pour plus d'une raison', *b)* celle de Pouchkine, dans une lettre à Viazemski [...] : 'On dit que Tchaadaev s'en va à l'étranger ; il y a longtemps qu'il aurait dû le faire', *c)* le fait que Iakouchkine, en 1826, croit visiblement que Tchaadaev a quitté la Russie sans esprit de retour. » — A cela il faut relever : 1) que la remarque de Pouchkine (« *davno by tak !* ») est en soi innocente, et pourrait très bien exprimer la simple conviction que Tchaadaev perd son temps en Russie. (Pouchkine lui-même, nous le verrons, aurait aussi voulu partir, et pour de bon, sans qu'il existe la moindre contrainte ou obligation de le faire.); 2) qu'en 1826, au plus chaud de l'enquête et de la répression qui suivirent l'échec du coup décembriste, l'on pouvait très bien penser, avec Iakouchkine, que Tchaadaev ne risquerait une rentrée de si tôt — mais cela a peu de rapport avec une éventuelle décision prise cinq ans auparavant ; 3) qu'enfin, et surtout, Koyré passe sous

silence le fait, déterminant à notre sens, que Tchaadaev, même s'il entend s'établir en Suisse, n'en a pas moins la ferme intention de rentrer *régulièrement* dans son pays (dans la même lettre à sa tante, ne dit-il pas expressément : « Je viendrai vous voir tous les trois ans, tous les deux ans, peut-être tous les ans... »). — Une telle intention nous semble difficilement conciliable avec l'hypothèse de « quelque chose qui aurait justifié une émigration définitive ».

[17] Cf. Alexandre Koyré, *Etudes sur l'histoire de la pensée philosophique en Russie,* Paris, 1950, p. 34.

[18] D. N. Sverbeev, *Zapiski,* t. II, Moskva 1899, p. 394. (Cité par Koyré, op. cit., p. 35, note 1.)

[19] Cité par Koyré, op. cit., p. 34, note 5.

[20] Lettre du 14 novembre 1828 à Alexandre Tourguéniev. Cf. *Ostaf'evskij archiv knjazej Vjazemskich,* t. III (Perepiska knjazja P. A. Vjazemskago s A. I. Turgenevym 1824-1836), SPB 1899, p. 183 (lettre 716).

[21] Lettre à Alexandre Tourguéniev, première moitié d'octobre 1828. Cf. *Ostaf'evskij archiv...,* t. III, p. 181 (lettre 715).

[22] Troisième strophe du poème *K morju* (A la mer), 1824. Cf. *A. S. Puškin,* op. cit., t. II, p. 198.

[23] Lettre du 27 mai 1826 à Viazemski. Cf. *Puškin,* op. cit., t. X, pp. 207-208 (lettre 195).

[24] Lettre du 19 octobre 1836 (en français dans l'original). Vu les mesures répressives prises contre Tchaadaev par les autorités, la lettre ne sera jamais expédiée. Cf. *Puškin,* op. cit., t. X, pp. 596-598 (lettre 740), ainsi que pp. 751-752. Voir aussi Koyré, op. cit., p. 29.

[25] Cf. *F. I. Tjutčev, Polnoe sobranie stichotvorenij,* Leningrad, 1957 (Biblioteka poéta, bol'šaja serija), p. 230. Le poème porte la date du 28 novembre 1866. Traductions françaises : a) *F. I. Tiouttchev, Poésies choisies* publiées en russe ... par Nicolas Otsoupe, traduites en français par Charles Salomon, Institut d'études slaves, Paris, 1957, p. 147 ; b) E. Maler, *Russkaja kniga dlja čtenija,* Zurich, 1946, p. V (Préface française).

[26] Cf. D. S. Mirsky, *A History of Russian Literature,* London, 1949, p. 128. (Dans l'édition française [Paris, 1969], p. 154.) Les rares lettres de Tiouttchev écrites en russe constituent plutôt « l'exception qui confirme la règle » ; à ce sujet, voir *F. I. Tjutčev, Stichotvorenija, Pis'ma,* Moskva, 1957, pp. 557-559.

[27] Si dans cette brève étude il n'est pas question de l'émigration révolutionnaire de la fin du XIXe et du début du XXe siècle, c'est pour la simple raison qu'il s'agit là de groupements purement politiques qui n'enrichissent en rien la littérature russe à proprement parler.

[28] Parmi ceux-ci, seuls rentreront en URSS : Al. Tolstoï (1923), Kouprine et Tsvetaeva (peu avant leur mort), ainsi qu'Ehrenbourg qui, tout en résidant à Paris, sera *persona grata* auprès du régime soviétique à partir de 1921. — Sur l'émigration à cette époque, voir *inter alia* Gleb Struve, *Histoire de la littérature soviétique,* Paris, 1946, pp. 25-27, et, d'un point de vue soviétique, L. Timofeev, *Sovetskaja literatura,* Moskva, 1964, pp. 89-109 (plus particulièrement pp. 103-104).

[29] Cf. *Anna Achmatova, Sočinenija* pod red. G. P. Struve i B. A. Filippova, t. I, izd. 2-oe, 1967, p. 185. Il existe plusieurs traductions françaises, dont : a)

Jeanne Rude, *Anna Akhmatova,* Paris, 1968, p. 29 ; b) *Anna Akhmatova, Poésies,* présenté et traduit du russe par Sophie Laffitte, Paris, 1959, p. 39 ; c) *Anna Akhmatova, Requiem,* traduit du russe par Paul Valet, Paris, 1966, p. 9 ; d) André Siniavski, *Plaidoyer pour la liberté de l'imagination,* Paris, 1973, pp. 115-116 ; e) *La Poésie russe,* ... Anthologie réunie et publiée sous la direction d'Elsa Triolet, Paris, 1965, p. 285 (version de Guillevic).

[30] Cf. Kornej Čukovskij, « Aleksandr Blok », dans : *Iz vospominanij,* Moskva, 1959, pp. 410-411. En français dans Siniavski, op. cit. (note 29, d).

[31] Nikolaj Ocup, *Literaturnye očerki,* Pariž, 1961, p. 211 et pp. 222-223.

[32] Cité d'après : *Antologija russkoj poézii - vozroždenie XX-go veka / Anthologie de la poésie russe - la Renaissance du XXe siècle,* Introduction, choix, traduction et notes par N(ikita) Struve, Paris, 1970, pp. 102-103.

[33] Cf. *Anna Achmatova, Sočinenija,* t. I, pp. 215-216. Traduction française de Sophie Laffitte, voir op. cit. (note 29, b), pp. 41-42.

[34] A ce sujet voir *inter alia* M. Osharov, « To Alien Shores : The 1922 Expulsion of Intellectuals from the Soviet Union », dans *The Russian Review* 32, 3 (July 1973), pp. 294-298. (Original russe dans *Russkaja mysl',* Pariž, 23. 11. 1972, p. 6.) — Voir aussi note 54.

[35] Cf. *Anna Achmatova, Sočinenija,* t. I, p. 361. Traductions françaises : Jeanne Rude, op. cit., p. 154 ; Paul Valet, op. cit., p. 13 (voir note 29, a et c).

[36] Cf. *Marina Cvětaeva, Lebedinyj stan - Perekop,* 2-oe izd. pod red. G. P. Struve, Paris, 1971, p. 48, où le poème est suivi d'une note du rédacteur : « En marge [du poème] Marina Tsvetaeva a ajouté les mots : 'N. B. Mes [vers] préférés'. » Pour respecter le vœu exprimé par Tsvetaeva, Gleb Struve a publié le texte russe selon l'ancienne orthographe (voir note de l'éditeur, op. cit., p. 7). Nous ferons de même pour tous les poèmes de Tsvetaeva cités par la suite. — Traduction française dans l'anthologie éditée par Nikita Struve (voir note 32), p. 147.

[37] Dans *Marina Cvětaeva, Lebedinyj stan, stichi 1917-1921 gg.,* Mjunchen, 1957, p. 61. Pour le texte de ce poème, accompagné d'une traduction française, voir pp. 50-55.

[38] Lettre du 4 avril 1933. Cf. « Pis'ma M. I. Cvetaevoj Ju. P. Ivasku (1933-1937 gg.) » dans *Russkij literaturnyj archiv,* N'ju Iork, 1956, p. 213.

[39] Ibid., p. 212.

[40] Cf. Simon Karlinsky, *Marina Cvetaeva, Her Life and Art,* Berkeley & Los Angeles, 1966, pp. 64-65. Ce livre est la seule monographie consacrée jusqu'ici à l'œuvre de Tsvetaeva.

[41] Il s'agit d'une conversation avec Prokofieff rapportée par le critique Serge Moreux et publiée dans *Musik der Zeit* (Bonn) No 5, 1953. Voir Israel V. Nestyev, *Prokofiev,* translated from the Russian by Florence Jonas, California/London, 1961, p. 241 et p. 498, note 47.

[42] Cf. *Marina Cvetaeva, Izbrannye proizvedenija,* Moskva-Leningrad, 1965 (Biblioteka poéta, bol'šaja serija), p. 297 (No 335 : *Rodina*). (Pour l'ancienne orthographe, voir note 36.) — En français dans *Marina Tsvétaeva,* poèmes traduits par Elsa Triolet, Gallimard, 1968 (éd. bilingue), p. 97 et p. 99.

[43] Cf. *(Marina Cvetaeva) Izbrannye proizvedenija,* pp. 304-305 (No 344). — En français dans l'édition bilingue d'Elsa Triolet, op. cit., p. 103 et p. 105.

[44] Cf. « Avtobiografičeskij očerk », dans *B. L. Pasternak, Proza 1915-1958,* pod red. G. P. Struve i B. A. Filippova, Ann Arbor, 1961, p. 47. En français : *Boris Pasternak, Essai d'autobiographie,* traduit du russe, Paris, 1958, pp. 115-116.

[45] Contrairement à ce que l'on pensait encore il y a quelques années (cf. par exemple Karlinsky, op. cit., pp. 101-103) et à ce que raconte Ehrenbourg dans ses mémoires (*Ljudi, gody, žizni,* Moskva, 1961, tt. I-II, p. 378), on sait maintenant que Serge Efron était encore en liberté au moment où Tsvetaeva rentra à Moscou. Il est possible qu'il ait été arrêté en même temps que sa fille Alia (27 août 1939). On sait encore qu'en avril 1941, Tsvetaeva a apporté quelque chose pour son mari en prison, et que l'envoi a été accepté (lettre du 12 avril 1941 à sa fille). Voir *Marina Cvetaeva, Neizdannye pis'ma* ... pod obščej red. prof. G. P. Struve i N. Struve, Paris, 1972, pp. 606-607, 618 et 634.

[46] Cf. Karlinsky, op. cit., p. 102.

[47] Cf. *Anna Achmatova, Sočinenija,* t. I, p. 342 (« Nevidimka, dvojnik, peresmešnik »). Traduction française dans l'anthologie de N. Struve, op. cit., p. 215. En 1965, à Paris, Akhmatova racontera à Nikita Struve que, lors de cette promenade, elles furent suivies par deux agents de la police secrète. Le poème cité était écrit avant cette rencontre, « mais, dit Akhmatova, je n'osai pas le lui lire alors ». (Voir *Sočinenija,* t. II, p. 330.)

[48] Voir note 44.

[49] Lettre à sa nièce S. A. Ivanova (Florence, 8/20 mars 1869), dans *Correspondance de Dostoïevski,* trad. et notes de Nina Gourfinkel, t. IV, Paris, 1961, p. 41.

[50] Voir E. Lampert, *Studies in Rebellion,* London, 1957, p. 288, note 95 ; aussi *Literaturnoe nasledstvo,* t. 61, p. 428, ainsi que la lettre de Herzen à Ogariov du 3 août 1868 (*A. I. Gercen, Sobranie sočinenij v tridcati tomach,* t. XXIX, p. 428).

[51] Cité en français d'après Michel Aucouturier, *Pasternak par lui-même,* Ed. du Seuil, 1963, p. 180.

[52] On pourrait évidemment citer des exemples allant dans l'autre sens : celui, par exemple, de Tourguéniev affirmant qu'il n'aurait jamais écrit les *Récits d'un chasseur* s'il était resté en Russie (« Il était absolument indispensable pour moi de m'éloigner de mon ennemi [lire : le servage] pour que, la distance aidant, je puisse l'attaquer avec d'autant plus de force. » Cité dans *I. S. Turgenev, Polnoe sobranie sočinenij v dvadcati vos'mi tomach,* t. IV, Moskva-Leningrad, 1963, p. 498); ou celui de Gogol écrivant à différents amis : « Un auteur comique, un peintre des mœurs doit être loin de sa patrie » (1836) et : « [...] c'est seulement à Rome que je suis capable d'écrire sur la Russie » (1842) (cité dans *Nicolas Gogol, Œuvres complètes,* Bibliothèque de la Pléiade, 1966, p. LIX resp. LXXV). Mais il s'agit là, d'abord d'une conception artistique bien déterminée, ensuite d'exils à la fois volontaires et temporaires, voire d'*exilés libres à chaque moment de rentrer dans leur pays* (et qui l'ont fait). Il n'y a donc aucun rapport avec le cas d'un Herzen ou d'un Pasternak (tout au plus avec celui d'un Dostoïevski) — et encore moins avec celui, par exemple, d'un Soljénitsyne ou d'un Siniavski.

[53] Cf. Karlinsky, op. cit., pp. 76-78. Aussi Jurij Ivask, « Blagorodnaja Cvetaeva », dans *Lebedinyj stan - Perekop* (voir note 36), pp. 19-20.

[54] Au risque de nous rendre coupable d'omissions fâcheuses mais inévitables, citons ici (en ordre alphabétique, l'orthographe variant selon les pays d'adoption, d'édition, etc.) quelques noms éminents qui nous viennent à l'esprit. Ce sont :

G. Adamovitch, I. Aïkhenvald, N. Andreyev, N. Arseniev, N. Baumgarten, N. Berdiaev, S. Boulgakoff, L. Chestov, M. Florinsky, G. Florovsky, S. Frank, A. Gerschenkron, G. Ivask, R. Jakobson, M. Karpovich, L. Karsavine, A. Kizevetter, S. Konovalov, P. Kovalevski, N. Lossky, E. Mahler, P. Milioukov, K. Motchoulski, P. Mouratov, B. Nolde, D. Obolensky, M. Ossorguine, G. Ostrogorsky, N. Otsoupe, M. Poltoratzky, N. Poltoratzky, S. Pushkarev, N. Riasanovsky, V. Riasanovsky, M. Rostovtzeff, A. Schmemann, V. Setchkareff, M. Slonim, A. Soloviev, F. Stepun, D. Strémooukhoff, G. P. Struve, P. B. Struve, Dm. Tchijevski, Ju. Terapiano, E. Trubetzkoy, N. Trubetzkoy, B. O. Unbegaun, G. Vernadsky, B. Vycheslavtsev, Wl. Weidlé, L. Zander, B. Zaïtsev, S. Zenkovsky, V. (B.) Zenkovsky, N. Zernov.

[55] N. Ocup, op. cit., p. 232.

[56] Ibid., p. 231.

[57] Ibid., p. 212.

[58] Cf. note 37, *supra*. Il s'agit des deux derniers vers du poème en question, *q. v.*, pp. 50-55.

[59] N. Ocup, op. cit., p. 234.

[60] « U nas net vozducha svobody, u émigracii net vozducha rodiny, no u nac obščie roditeli. » Voir Mark Slonim, « Russkaja literatura v émigracii », dans *Russkaja mysl'* (Pariž) N° 2941 (5. 4. 1973), p. 8.

R. K.